

Prologue

En novembre 1960, un voyageur d'origine ambiguë, à la peau très brune mais n'ayant pas l'air d'un Africain, débarqua au Mali. Son passeport l'identifiait comme un médecin né en 1925 en Tunisie. Taille : 1,65 m ; cheveux : noirs ; yeux : noirs. Ce document lui avait été délivré à Tunis deux ans plus tôt, et ses pages étaient couvertes de tampons du Nigéria, du Ghana, du Libéria, de la Guinée et de l'Italie. Le nom figurant sur ce passeport délivré par le gouvernement libyen était Ibrahim Omar Fanon. Il s'agissait d'un nom de guerre. Le psychiatre Frantz Fanon n'était pas tunisien, mais martiniquais. Il n'était pas venu au Mali pour y exercer sa profession de médecin ; il faisait partie d'un commando.

Le voyage en voiture depuis Monrovia, la capitale du Libéria, avait été interminable : près de 2 000 kilomètres à travers la forêt tropicale, la savane et le désert, et les huit passagers avaient encore beaucoup de chemin à parcourir. D'après le journal qu'il tenait alors, Fanon était visiblement fasciné par le paysage. « Cette partie du Sahara n'est point monotone, écrit-il. Même le ciel là-haut change constamment. Il y a quelques jours, nous avons assisté à un coucher de soleil qui faisait violette la robe du ciel. Aujourd'hui, c'est un rouge très dur qui limite le regard¹. » Les entrées de son journal alternent entre l'expression d'une espérance enthousiaste et de sombres évocations des obstacles auxquels se voyaient confrontées les luttes de libération africaines. « Un continent va se mettre en branle et l'Europe est langoureusement endormie. Il y a quinze ans, c'était l'Asie qui

s'ébrouait. Alors on s'amusait. Aujourd'hui, l'Europe et les États-Unis se hérissent. Les 650 millions de Chinois, tranquilles possesseurs d'un secret immense, bâtissent à eux seuls un monde. Accouchement d'un monde². » Et, maintenant, il se pourrait bien qu'une « Afrique à venir » émerge des convulsions de la révolution anticoloniale. Pourtant, « le spectre de l'Occident, les teintes européennes, prévient Fanon, [sont] partout présent et actif³ ». Son ami Félix Moumié, un révolutionnaire camerounais, venait d'être empoisonné par les services secrets français, et Fanon lui-même avait échappé de justesse à un attentat lors d'une visite à Rome. Entre-temps, les États-Unis, nouvelle superpuissance, « s'enfonçaient partout, dollars en tête, avec [Louis] Armstrong comme héraut et les diplomates noirs américains, les Bourses, les émissaires de la voix de l'Amérique⁴... ».

Mais Fanon était convaincu qu'à long terme, le continent africain allait devoir affronter des menaces plus graves que le colonialisme. D'abord, l'indépendance de l'Afrique arrivait trop tard : il ne serait pas facile de reconstruire et d'offrir une orientation à des sociétés traumatisées par la domination coloniale – des sociétés trop longtemps contraintes de recevoir des ordres d'ailleurs et de se voir à travers les yeux de leurs maîtres. Par ailleurs, l'indépendance était aussi arrivée trop tôt, donnant le pouvoir à des « bourgeoisies nationales » narcissiques qui « se découvrent soudain de grands appétits⁵ ». Et quelques lignes auparavant : « Plus je pénètre les cultures et les cercles politiques, plus la certitude s'impose à moi que le grand danger qui menace l'Afrique est l'absence d'idéologie⁶. »

Ces observations sont consignées dans un cahier d'école bleu destiné aux instituteurs ghanéens que Fanon avait récupéré à Accra. Il est aujourd'hui conservé à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), une bibliothèque de recherche installée dans une abbaye médiévale normande qui abrita des résistants pendant la Seconde Guerre mondiale. Le consulter soixante ans plus tard et en feuilleter les pages, c'est se plonger dans les pensées d'un mourant : Fanon ne savait pas encore qu'il était atteint de leucémie, ni que sa vie s'achèverait en 1961 dans un hôpital du Maryland, au cœur d'un empire américain qu'il méprisait. L'homme qui parcourait alors les routes de l'Afrique de l'Ouest se caractérisait par son esprit ouvert et réfléchi et par sa curiosité pour le continent d'où ses ancêtres avaient été déportés à bord de navires négriers à destination de la colonie française de la Martinique.

Même s'il pouvait se croire chez lui au Mali, parmi ses frères noirs, il y restait un étranger. Il s'y était rendu en tant qu'agent

secret d'un pays voisin de ce qu'il appelait l'« Afrique blanche », l'Algérie, qui vivait alors la septième année de sa lutte de libération contre la domination coloniale française. L'objectif de sa mission de reconnaissance était de prendre contact avec les tribus du désert et d'ouvrir un nouveau front au long de la frontière avec le Mali. Il s'agissait de faciliter le passage à travers le Sahara de convois d'armes et de munitions en provenance de Bamako, la capitale malienne, et à destination des rebelles du Front de libération nationale algérien, le FLN.

Le chef du commando de Fanon appartenait à la branche militaire du FLN, l'Armée de libération nationale, ou ALN. Fanon décrit Chawki comme un « drôle d'homme. [...] Petit, sec, les yeux implacables comme les ont en général les vieux maquisards⁷ ». Il s'avouait impressionné par « l'intelligence et la netteté de ses idées », ainsi que par sa connaissance du Sahara, un « monde où Chawki évolue avec une témérité et une perspicacité de grand stratège »⁸. Chawki, nous dit-il, avait fait deux ans d'études en France mais était rentré en Algérie pour y mettre en valeur les terres de son père. Lorsque le FLN déclenche sa guerre de libération le 1^{er} novembre 1954, il « décroche son fusil de chasse et rejoint les frères⁹ ».

Peu de temps après, Fanon avait lui aussi rallié le camp des « frères ». Entre 1955 et son expulsion d'Algérie deux ans plus tard, il avait donné asile à des rebelles dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique qu'il dirigeait à Blida-Joinville, aux portes d'Alger. Il leur avait apporté des soins médicaux et avait pris tous les risques possibles, sauf celui de rejoindre les maquisards dans les montagnes – ce qu'il avait spontanément envisagé au départ, lorsque la révolution avait éclaté. Personne n'avait une foi plus ardente dans le combat des rebelles algériens que ce psychiatre martiniquais. Il devait ensuite rejoindre le FLN en exil à Tunis, s'identifiant lui-même comme Algérien et prêchant la cause de l'indépendance algérienne à travers l'Afrique entière. Chaque mot qu'il inscrivait sur la page était un hommage à cette lutte. Pourtant, son désir d'être algérien n'était guère réaliste : il ne parlait ni l'arabe ni le berbère (amazigh), les deux langues des peuples autochtones d'Algérie. Dans son travail de psychiatre, il avait souvent dû faire appel à des interprètes. L'Algérie restait pour lui l'objet d'un amour presque impossible, comme cela avait été le cas pour tant d'étrangers séduits par ce pays, notamment les colons européens qui avaient commencé à s'y installer depuis les années 1830. Tout au plus verrait-on en lui un frère adoptif,

rêvant d'une fraternité capable de transcender les frontières des tribus, des races et des nations. N'était-ce pas là d'ailleurs la même promesse que la France lui avait faite alors qu'il était jeune homme et qui l'avait amené à s'engager dans la guerre contre les puissances de l'Axe ?

La France avait trahi sa promesse mais, même s'il s'était violemment retourné contre la mère patrie coloniale, Fanon était resté fidèle aux idéaux de la Révolution française, espérant qu'ils pourraient être réalisés ailleurs, dans les nations indépendantes de ce qu'on appelait alors le tiers monde. Il était lui aussi un « Jacobin noir », ainsi que le marxiste trinidadien C. L. R. James a décrit Toussaint Louverture dans son histoire classique de la révolution haïtienne¹⁰. Près de six décennies après la perte de l'Algérie, la France n'a toujours pas pardonné la « trahison » de Fanon : une proposition récente visant à donner son nom à une rue de Bordeaux a été rejetée. Peu importe qu'il ait versé son sang pour la France dans sa jeunesse, puis qu'il se soit battu pour l'indépendance algérienne au nom de principes classiquement républicains ; ou encore que ses écrits continuent de faire sens pour de nombreux jeunes citoyens français noirs ou d'origine arabe qui se sentent souvent étrangers dans leur propre pays.

En 1908, le sociologue juif allemand Georg Simmel publia un essai intitulé « Digressions sur l'étranger ». L'étranger dont il parle « n'est pas ce personnage qu'on a souvent décrit dans le passé, le voyageur qui arrive un jour et repart le lendemain, mais plutôt la personne arrivée aujourd'hui et qui restera demain¹¹ ». Telle fut l'expérience de Fanon tout au long de sa vie, soldat dans l'armée française, étudiant en médecine antillais à Lyon, Français à la peau noire ou non-musulman dans les rangs de la résistance algérienne. Pour Simmel, même si l'étranger suscite la suspicion, il bénéficie d'un privilège épistémologique spécifique, car « c'est souvent à lui que l'on fait les révélations et les confessions les plus surprenantes, qu'on livre des secrets que l'on cache précieusement à ses propres intimes¹² ». Le métier de psychiatre de Fanon consistait justement à être à l'écoute de ces aveux et de ces confidences, et c'est en exerçant cette profession qu'il a décidé de s'impliquer dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, et même de devenir Algérien. Comme si son engagement thérapeutique envers ses patients exigeait de lui une forme de solidarité encore plus radicale, de véritables épousailles avec ce peuple qu'il avait appris à aimer.

Le xx^e siècle abonde bien sûr en révolutionnaires venus d'ailleurs, étrangers radicaux attirés par des terres lointaines sur lesquelles ils projettent leurs espoirs et leurs illusions. Mais le cas de Fanon sort de l'ordinaire, et il y a en lui bien plus qu'un simple sympathisant ou compagnon de route. Il allait en effet devenir l'ambassadeur itinérant du FLN en Afrique, sa couleur de peau étant un atout décisif pour un mouvement nord-africain en quête de soutien auprès de ses cousins subsahariens, mais aussi acquérir la réputation de « tête théorique » du FLN.

Ce qu'il n'était nullement. Il aurait été très surprenant qu'un mouvement aussi intensément nationaliste que le FLN choisisse un étranger comme théoricien de sa révolution. La tâche de Fanon se limitait essentiellement à communiquer des objectifs et des décisions formulés par d'autres. Reste qu'il a su interpréter la lutte de libération de l'Algérie d'une manière qui a contribué à la transformer en symbole mondial de résistance à la domination. Et cela, il l'a fait dans le langage de la profession qu'il pratiquait, mais qu'il a aussi radicalement réimaginée, celle de psychiatre. Avant d'être un révolutionnaire, Fanon était un thérapeute, et sa réflexion sur la société a pris forme dans des espaces d'enfermement tels que les hôpitaux, les asiles, les cliniques, mais aussi la prison de la race qu'il a connue toute sa vie du fait d'être Noir.

L'homme Fanon ne se caractérisait pas par sa modestie. D'aucuns, parmi ses contemporains, l'ont trouvé vaniteux, arrogant, quand ils n'ont pas vu en lui une véritable tête brûlée. Mais c'est pourtant bien une extrême humilité qu'il manifestait face à ses patients.

Ce qu'il déchiffrait sur leurs visages, ce qu'il lisait dans leur détresse physique et psychologique, c'était une privation de liberté, une forme d'aliénation (au sens proprement clinique comme au sens figuré) qui les empêchait d'appréhender la réalité et d'agir sur elle en toute indépendance. Certains d'entre eux étaient en proie à la folie, d'autres souffraient de la faim, de logements insalubres, du racisme et de la violence ; d'autres encore étaient contraints à faire le sale boulot de la répression coloniale. (Fanon dut soigner des soldats français ayant torturé des suspects algériens et a écrit avec une lucidité et une compassion remarquables sur leurs traumatismes.) Tous partageaient une angoisse invisible, déchirante, profondément inscrite dans la psyché, paralysant à la fois le corps et l'âme. Mais, pour Fanon, cette angoisse constituait une sorte de savoir dissident : un contre-récit s'opposant à l'histoire triomphale que l'Occident se racontait sur lui-même.

Dans un essai de 1945 sur les mémoires de Richard Wright, *Black Boy*, le romancier et essayiste Ralph Ellison observait que l'oppression raciale commence « dans l'ombre de l'enfance, là où conscience et environnement se mêlent si obscurément que seules les compétences d'un psychanalyste peuvent permettre d'identifier leur point de contact¹³ ». Fanon était psychiatre, pas psychanalyste, mais il connaissait intimement la littérature psychanalytique. Son premier livre, *Peau noire, masques blancs*, publié en 1952, alors qu'il n'avait que 27 ans, était justement une tentative de cerner l'ombre que l'oppression raciale projetait sur la vie des Noirs. Dans ses écrits ultérieurs sur l'Algérie et le « tiers monde », il évoque avec force la vie rêvée des sociétés défigurées par le racisme et la servitude coloniale.

Le critique littéraire marxiste Fredric Jameson a défini l'histoire comme « ce qui fait mal, ce qui s'oppose au désir et fixe des limites inexorables à la praxis individuelle comme à la praxis collective¹⁴ ». Fanon était particulièrement doué pour exprimer les blessures infligées par l'histoire aux peuples noirs et aux colonisés, car il les ressentait lui-même avec une intensité presque insupportable. Peu d'auteurs ont su appréhender de manière aussi vivace l'expérience vécue du racisme et de la domination coloniale, la fureur qu'elle suscite dans l'esprit des opprimés, ou encore le sentiment d'aliénation et d'impuissance qu'elle engendre. Être un Noir dans une société à majorité blanche, écrit-il dans l'un des passages les plus sombres de son œuvre, c'est se sentir prisonnier d'« une zone de non-être, une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée¹⁵ ».

Pourtant, Fanon lui-même croyait avec ferveur à la possibilité de nouveaux départs, d'un « authentique surgissement » prenant naissance à partir de ce dépouillement ultime¹⁶. Dans ses écrits, ainsi que dans son travail de médecin et de révolutionnaire, il gardait l'espoir que les victimes colonisées de l'Occident – les « damnés de la terre », comme il les appelait – seraient capables d'inaugurer une ère nouvelle dans laquelle elles s'émanciperaient non seulement de la domination étrangère, mais aussi de l'assimilation forcée aux valeurs et à la langue de leurs oppresseurs. Mais d'abord, elles devaient être prêtes à se battre pour leur liberté. Ce combat, Fanon l'entendait au sens littéral du mot. Il croyait au potentiel régénérateur de la violence. La lutte armée n'était pas simplement une réaction à la violence du colonialisme ; elle était, selon lui, une sorte de thérapie, capable de raviver un sentiment de puissance et de maîtrise de soi. En

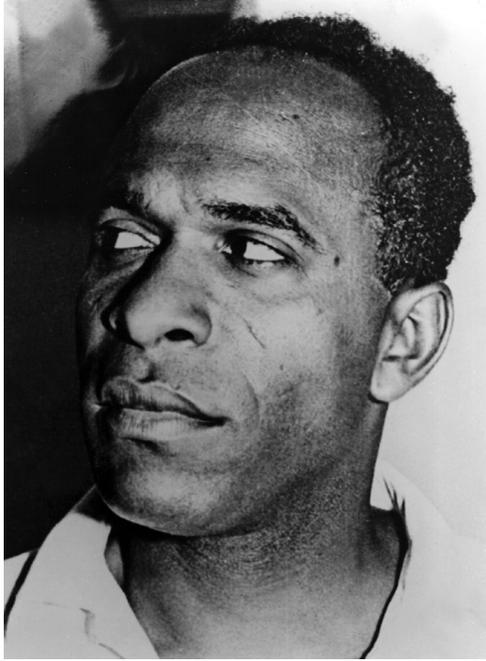
ripostant à leurs oppresseurs, les colonisés surmontaient la passivité et la haine de soi induites par l'enfermement colonial, rejetaient les masques d'obéissance qu'ils avaient été contraints de porter et expérimentaient une véritable renaissance psychologique en tant qu'hommes et femmes libres. Mais Fanon savait bien qu'il est plus facile de porter un masque que de s'en débarrasser. Comme toute lutte censée exorciser les fantômes de l'histoire et remettre les comptes à zéro, le combat de Fanon se traduisait bien souvent par une confrontation avec l'impossible, avec les limites de ses aspirations visionnaires. Pour une bonne part, la puissance de ses écrits repose sur cette tension jamais vraiment résolue entre son travail de médecin et ses obligations de militant, entre sa vocation de guérisseur et sa croyance en la violence.

Le plaidoyer de Fanon en faveur de la violence est au cœur de son dernier ouvrage, *Les Damnés de la terre*, publié juste avant sa mort, en décembre 1961. L'aura qui l'entoure encore aujourd'hui doit beaucoup à ce livre, point culminant de sa réflexion sur la révolution anticoloniale et l'un des grands manifestes de l'ère moderne. Dans sa préface, Jean-Paul Sartre écrivait que « le tiers monde *se* découvre et *se* parle par cette voix ». Il y a là sans doute une exagération, et une forme de condescendance involontaire : Fanon n'était qu'une voix parmi beaucoup d'autres au sein du monde colonisé, qui ne manquait pas d'écrivains ni de porte-parole. Pourtant, l'impact électrisant de son livre sur l'imagination des écrivains, des intellectuels et des insurgés du « tiers monde » ne saurait être surestimé. Dix ans après sa mort, Orlando Patterson – un jeune auteur jamaïcain radical qui deviendra un éminent sociologue de l'esclavage – décrivait *Les Damnés de la terre* comme « le cœur et l'âme d'un mouvement, rédigé en outre, comme il ne pouvait manquer de l'être, par un participant actif de ce mouvement¹⁷ ».

Les Damnés de la terre était une lecture obligatoire pour les révolutionnaires des mouvements de libération nationale des années 1960 et 1970. Il fut abondamment traduit et cité avec vénération par les Black Panthers, le mouvement de la Conscience noire en Afrique du Sud, les guérillas latino-américaines, l'Organisation de libération de la Palestine et les révolutionnaires islamiques d'Iran. Aux yeux de ce type de lecteurs, Fanon avait compris non seulement la nécessité stratégique de la violence, mais aussi sa nécessité *psychologique*. Et il devait cette compréhension tout à la fois à son métier de psychiatre et à son statut d'homme noir colonisé.

Certains lecteurs occidentaux n'ont pas caché leur horreur face à la défense de la violence par Fanon, l'accusant de faire l'apologie du terrorisme. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question, mais les écrits de Fanon à ce sujet sont souvent mal compris ou caricaturés. Comme il l'a souligné bien des fois, la domination française en Algérie, à l'instar d'autres régimes coloniaux, était elle-même fondée sur la violence : conquête des populations « indigènes », vol de leurs terres, dénigrement de leurs cultures, de leurs langues et de leurs religions. La violence des colonisés était une *contre-violence* qui n'était adoptée qu'après que d'autres formes d'opposition, plus pacifiques, se furent révélées impuissantes. Aussi brutale qu'elle ait pu parfois se montrer, elle n'a jamais égalé la violence des armées coloniales, avec leurs bombes, leurs centres de torture et leurs camps de « regroupement ». Les lecteurs de Fanon ayant une expérience intime de l'oppression et de la cruauté ont souvent réagi favorablement à son insistance sur la valeur psychologique de la violence pour les colonisés. Dans un essai publié en 1969, le philosophe Jean Améry, vétéran de la résistance antifasciste belge et survivant de la Shoah, affirmait que le monde décrit par le psychiatre martiniquais lui était tout à fait familier grâce à son séjour à Auschwitz. Ce que l'auteur des *Damnés de la terre* avait compris, expliquait Améry, c'est que la violence des opprimés est une « revendication de [...] dignité », ouvrant la voie à un « avenir historique et humain »¹⁸. Que Fanon, qui n'a jamais vraiment trouvé sa place nulle part dans le monde de son vivant, ait été revendiqué par tant de gens comme un frère en révolution – et, de fait, comme un prophète universel de la libération – est un accomplissement qu'il aurait sans doute beaucoup apprécié.

Le monde dans lequel nous vivons n'est plus celui de Fanon et, pourtant, au cours des dernières années, son statut d'icône intellectuelle et culturelle n'a fait que croître. Dans un univers postcolonial en demi-teinte, cela s'explique sans doute en partie par la nostalgie des certitudes claires et nettes de l'ère des libérations nationales. Fanon a forgé certaines des formules les plus mémorables de cette épopée, et, surtout, il a lui-même mené une existence de révolutionnaire. Ses écrits font écho à des thèmes toujours actuels comme l'injustice raciale, l'exploitation des pays pauvres par les pays riches, le déni de la dignité humaine, la persistance du nationalisme blanc.



Frantz Fanon. © Everett Collection.

Et son insistance sur l'idée que la libération est un projet psychologique tout autant que politique évoque les appels contemporains à « décoloniser nos esprits ». Mais ce qui confère à l'écriture de Fanon sa force distinctive, sa capacité d'émouvoir des lecteurs nés longtemps après sa mort, c'est son aura de révolte, de protestation et d'insubordination.

Ces qualités, on peut les lire sur son visage. Les quelques photographies qu'on connaît de lui le montrent rarement détendu. (Pour Fanon, être un Noir en Occident, c'était éprouver un sentiment permanent de ne pas être à sa place, d'être perçu à travers un prisme de peur et de fantasmes tellement déformant qu'on en devient invisible en tant qu'individu.) On l'a souvent décrit comme un écorché vif. Même s'il assumait ses responsabilités de militant professionnel, même lorsqu'il adoptait l'attitude d'un leader et, alors même qu'il affirmait sa vision de la libération du tiers monde avec une ardeur croissante, son écriture continuait à frémir de la colère et de la passion d'un jeune homme cherchant sa juste place dans un monde où tout est fait pour la lui refuser. Tel est l'« esprit » de Fanon, le grain d'intransigeance qui caractérise sa voix.

Il n'utilisait ni machine à écrire ni stylo, mais dictait ses textes en faisant les cent pas, le corps constamment en mouvement. « Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! » s'exclame-t-il dans l'« ultime prière » qui conclut *Peau noire, masques blancs*¹⁹. Fanon était athée : prier une autorité supérieure lui aurait semblé ridicule. Et pourquoi adresser sa prière à son propre corps ? Cultivait-il une sorte de croyance mystique en la sagesse de la chair ? Nullement : il ne demande pas à son corps de lui montrer le chemin de l'illumination, mais plutôt de se rebeller contre toute tendance à la complaisance ou à la résignation. Le corps, pour Fanon, est le lieu d'un savoir inconscient, le site de vérités intimes que l'esprit n'ose pas articuler, le lieu du désir et de la résistance. Le rapport de Fanon à la réalité est fondamentalement une relation d'interrogation : « Celui qui cherchera dans mes yeux autre chose qu'une interrogation perpétuelle devra perdre la vue ; ni reconnaissance ni haine²⁰. »

Pourtant, la manière d'interroger de Fanon n'était pas celle d'un sceptique. L'homme, écrit-il dans *Peau noire, masques blancs*, n'est pas simplement un « non », c'est aussi « un OUI vibrant aux harmonies cosmiques²¹ ». Son œuvre est une célébration de la liberté et de ce qu'il appelle la « désaliénation » : le minutieux démantèlement des obstacles psychologiques à une expérience sans entrave du soi susceptible d'ouvrir la voie à un projet encore plus ample, à savoir le bien-être mental des communautés opprimées. Sa passion pour la désaliénation se manifeste de façon particulièrement poignante dans ses écrits psychiatriques, qui ne sont devenus accessibles au grand public que depuis quelques années. Nous y voyons Fanon en médecin réformateur, déterminé à atténuer la souffrance de ses patients et à les réintégrer au sein d'une communauté humaine dont ils ont été exilés. Mais on sait aussi qu'en tant que psychiatre pratiquant, il a fini par se convaincre que non seulement les réformes ne suffisaient pas, mais qu'elles étaient un mensonge : sans transformation révolutionnaire, lui-même resterait complice de la culture de l'enfermement qui séquestrait les corps et les âmes des Algériens. Il n'avait sans doute pas tort. Mais ses choix politiques hors de l'univers hospitalier n'étaient pas sans poser leurs propres dilemmes, exigeant parfois de lui un reniement de l'« homme qui interroge » – un abandon tactique de sa liberté dont il n'était pas dupe et qui pouvait lui laisser un goût amer. Être un compagnon de route du mouvement d'indépendance de

l'Algérie – le grand « oui » de son existence – lui avait permis de participer à une rébellion continentale contre le colonialisme. Mais l'expérience vécue de la lutte algérienne a rarement été harmonieuse, et encore moins « cosmique ».

Qui plus est, cette expérience a suscité chez lui presque autant d'illusions que d'illuminations. J'admire Fanon : son audace intellectuelle, sa bravoure physique, sa vision pénétrante du pouvoir et de la résistance et, surtout, son engagement inébranlable en faveur d'un ordre social fondé sur la dignité, la justice et la reconnaissance mutuelle. Cependant, comme le lecteur pourra le constater, mon admiration pour lui n'est pas inconditionnelle, et j'estime que sa mémoire n'est pas bien servie par les entreprises de sanctification.

J'explorerai donc dans ce livre les questions que Fanon a posées, mais aussi celles qu'il n'a pas posées, parce que les unes comme les autres expliquent beaucoup de choses – non pas sur le prophète, mais sur l'homme. Fanon a dit un jour que tout ce qu'il voulait, c'était d'être considéré comme un homme. Pas un homme noir. Pas un homme qui « se trouvait » être noir mais qui pouvait passer pour un blanc. Pas un Blanc honoraire. Il avait été tous ces hommes aux yeux d'autrui, mais jamais un homme tout court. Ce n'était pas demander grand-chose, et pourtant c'était tout un monde qu'il exigeait – un autre monde.

« Le nègre n'est pas. Pas plus que le blanc²². » Avec ces mots, ce qu'il voulait dire, c'est que l'on ne naît pas blanc ou noir, de même qu'on ne naît pas femme, comme le soutenait Simone de Beauvoir : on le devient. Curieusement, la célébration de Fanon en tant que prophète l'« essentialise » tout aussi sûrement que la perception de sa « race ». Elle le traite comme un homme de réponses plutôt que de questions, confiné à un projet relevant de l'être plutôt que du devenir.

Par la force des choses, Fanon en est venu à considérer que son œuvre et sa vie étaient inextricablement liées à la révolution décolonisatrice. Mais il était aussi tiraillé par sa sensibilité et par un sentiment très fluide de sa propre identité. « “Un homme sans masque”, c'est quelque chose de très rare », nous rappelle le psychiatre R. D. Laing. « Tout le monde, dans une certaine mesure, porte un masque²³. » On ne peut qu'être frappé par le nombre

de masques que Fanon a adoptés au cours de sa brève existence : Français, Antillais, Noir, Algérien, Libyen, Africain, sans oublier les rôles de soldat et de médecin, de poète et d'idéologue, de destructeur et de créateur de mythes. Certains de ces masques lui étaient imposés par les circonstances, mais d'autres étaient le fruit de sa propre imagination, de sa quête passionnée d'appartenance et, peut-être, de son espoir d'incarner l'« homme nouveau » dont il entrevoyait l'émergence dans les pays en voie de développement. Le poète afro-américain Amiri Baraka a décrit James Baldwin, né un an avant Fanon, comme « la bouche révolutionnaire noire de Dieu ». Ce que Baldwin était pour l'Amérique, Fanon l'était pour le monde, en particulier pour le tiers monde insurgé, pour tous ces sujets des empires européens à qui l'on n'avait pas permis de raconter leur propre histoire, selon une formule d'Edward Saïd. Plus que celle d'autres écrivains, l'œuvre de Fanon symbolise le moment où les peuples colonisés ont commencé à faire sentir leur présence en tant qu'hommes et femmes, plutôt qu'en tant qu'« indigènes », « sujets » ou « minorités » – le moment où ils se sont saisis du Verbe, affirmant leur désir de reconnaissance et leurs aspirations au pouvoir, à l'autorité et à l'indépendance.

C'était le début d'un nouveau monde, celui dans lequel nous vivons aujourd'hui. Un monde où le colonialisme sous sa forme classique a presque entièrement disparu, mais où l'inégalité, la violence et l'injustice – exacerbées par la plus grande épidémie vécue par l'humanité depuis un siècle – continuent à gouverner l'existence d'une grande partie de la population mondiale, en particulier chez les peuples dont les conditions préoccupaient déjà Fanon. « La crise consiste précisément dans le fait que l'ancien meurt, mais que le nouveau n'arrive pas encore à naître ; dans cet interrègne émergent toute une gamme de symptômes morbides », écrivait Antonio Gramsci en 1930 dans une des notes de ses *Cahiers de prison*. En tant que médecin, Fanon était particulièrement doué pour diagnostiquer ce type de symptômes. Il percevait très clairement que les personnes souffrant des traumatismes du racisme, de la violence et de la domination n'avaient guère le loisir de se réinventer du jour au lendemain – et qu'elles n'avaient d'autre choix que de continuer à lutter, ne serait-ce que pour pouvoir continuer à respirer. Le combat pour la liberté et la désaliénation est un conflit permanent entre la souffrance et le vouloir humains. Fanon pariait sur la force de la volonté, mais son œuvre est aussi une appréciation bouleversante du coût des blessures,

même si le pessimisme était un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre. Témoin de la torture et de la mort, il a langui lui aussi dans la zone du non-être. Mais il s'est toujours engagé du côté de la vie et de la création.